

PROLOGUE

Italie

Octobre 1986

*L*a vieille femme était seule ce soir-là, comme tous les autres soirs d'ailleurs. Elle vivait recluse depuis de longues années dans sa maison de campagne aux multiples recoins près de Cesena.

Elle avait passé la soirée dans son atelier, comme elle le faisait presque toujours, entourée de ses précieux tableaux, de ses magnifiques objets, apportant la dernière touche à une œuvre qu'elle pensait être la plus belle qu'elle ait produite depuis bien longtemps.

L'œuvre ultime.

Il était tout juste 10 heures passées, et la vieille femme songeait à aller se coucher lorsqu'elle entendit le fracas d'une vitre qu'on casse et que les six hommes armés s'engouffrèrent dans sa maison. Ils l'empoignèrent brutalement, la forcèrent à s'asseoir dans un fauteuil, braquèrent leurs pistolets sur sa tête. Leur chef était un homme grand et baraqué, dont le nez avait été cassé plus d'une fois. Il portait un costume, et ses cheveux grisonnants étaient coupés ras. Voilà une éternité qu'elle n'avait plus entendu un accent comme le sien. À l'époque, elle était jeune et belle.

— Où est-ce ? ne cessait-il de crier, son visage si près du sien qu'elle sentit la chaleur de sa fureur lorsqu'elle dit qu'elle ne savait pas, qu'elle ne l'avait pas.

Qu'elle ne l'avait jamais eu, qu'il ne lui avait jamais été donné de le voir.

Ils la lâchèrent et elle s'effondra sur le sol en suffoquant. Tandis qu'elle gisait à terre, frémissant de terreur et serrant son cœur qui battait à tout rompre, les six hommes retournèrent sa maison avec une violence qu'elle n'avait jamais connue durant ses soixante-dix-huit ans d'existence.

Quand ils réalisèrent qu'ils ne trouveraient pas ce qu'ils étaient venus chercher de si loin, le cœur de la vieille femme avait cessé de battre. Elle était morte.

Ils dénichèrent cependant un vieux journal intime fendillé qu'elle avait gardé près d'elle pendant six décennies. Le chef de la bande le feuilleta avidement, parcourant ses pages remplies de l'élégante écriture un peu passée de la vieille femme.

Sa longue quête ne faisait que commencer.

Géorgie occidentale
À 250 kilomètres de la frontière russe
Aujourd'hui

La brise de septembre ondoyait doucement à travers les conifères dans le ravin de montagne. L'odeur des pins emplissait l'air, et les rayons du soleil de midi scintillaient sur les sommets enneigés au loin. La maman lynx était sortie à pas de loup de la forêt pour se désaltérer dans un torrent tout en gardant un œil attentif sur ses petits qui jouaient et se débattaient dans les longues herbes sur la rive.

Lorsqu'elle se pencha pour laper l'eau froide, son corps se raidit soudain, ses sens aiguisés l'avertissant d'une présence étrangère. Ses oreilles touffues se dressèrent au son inconnu, impossible à localiser, mais qui s'intensifiait à une vitesse alarmante.

Elle s'éloigna rapidement du bord de l'eau, et ses petits, sentant l'appréhension de leur mère, se regroupèrent et se mirent à trotter derrière elle.

Le bruit terrifiant était juste au-dessus d'eux ; un grondement, un ronflement qui agressait leurs oreilles. Les chats sauvages filèrent dans la forêt pour se protéger tandis que deux énormes formes noires passaient comme un éclair dans le ciel, rompant la tranquillité du ravin. Puis, les monstres disparurent aussi vite qu'ils

étaient apparus. Des prédateurs beaucoup plus dangereux que des lynx étaient sortis chasser ce jour-là.

À quatre kilomètres de là dans la forêt, il y avait une vieille cabane en pierre, isolée, perchée au sommet d'un monticule rocheux. Un siècle ou deux auparavant, elle avait sans doute été l'humble demeure d'un paysan ou d'un berger.

Mais cette époque-là était révolue et voilà bien longtemps que la cabane était inhabitée. Des années et des années s'étaient écoulées sans que personne n'y mette les pieds, jusqu'à ce matin-là.

Il faisait frais et sombre à l'intérieur de la maison sans fenêtre. Il n'y avait pas de meubles en ses murs, si ce n'est les trois chaises en bois alignées et clouées sommairement mais solidement au plancher. Les trois occupants de ces chaises étaient assis calmement, respirant doucement, à l'écoute de leur silence partagé.

Ils se connaissaient bien, mais ça faisait un bout de temps qu'ils ne trouvaient plus rien à se dire, et d'ailleurs leur conversation n'aurait pas servi à grand-chose.

Même s'ils avaient pu se libérer des liens qui les attachaient à leur chaise, et enlever la cagoule que leurs ravisseurs avaient enfilée sur leur tête, ils savaient qu'ils n'auraient pas pu s'échapper. La porte était bien fermée, à l'aide d'une chaîne particulièrement solide. Ils n'iraient nulle part, ils le savaient.

Ils se contentaient donc d'attendre, chacun perdu dans ses pensées, avec ce calme qui accompagne la vraie résignation face à un sort inévitable. Les mêmes pensées leur traversaient l'esprit.

Le souvenir mélancolique d'épouses et de partenaires qu'ils ne reverraient jamais. Les souvenirs du bon vieux temps. Chacun savait au plus profond de lui-même qu'il avait bien profité de la vie. C'était rétrospectivement une sensation douce-amère, mais ils savaient tous que ce

jour finirait par venir. Ils savaient tous à qui ils avaient affaire. Il en allait tout simplement ainsi dans le monde qu'ils avaient choisi il y a longtemps. Pourvu que les choses ne traînent pas. C'est tout ce qu'ils pouvaient demander à présent.

Les deux hélicoptères de combat identiques – des Kamov Ka-50 – s'approchaient rapidement de leur cible. Derrière les vitres pare-balles de l'appareil, les pilotes vérifièrent calmement les voyants d'affichage et préparèrent les armes qui se hérissaient sous les ailettes.

Deux kilomètres plus loin, leurs télémètres désignateurs à laser verrouillèrent une cible, et une image précise de la cabane apparut simultanément sur leurs écrans à l'intérieur de chaque cockpit. Une image agrandie au point qu'il était possible de compter les maillons de la chaîne cadénassant la porte. Les pilotes activèrent leurs missiles et se préparèrent à les larguer.

Ils n'avaient reçu aucune instruction de la base, ce qui signifiait que l'opération était lancée.

Ils appuyèrent sur le détonateur et sentirent la vibration de leur appareil lorsque leurs armes s'éjectèrent en même temps.

Les missiles antichars Vikhr, d'une longueur inférieure à trois mètres et d'un poids de quarante-cinq kilos, pouvaient se déplacer à une vitesse de six cents mètres par seconde. Les pilotes les regardèrent se diriger vers leur cible avec une précision implacable.

Les quatre traînées de vapeur blanche serpentèrent dans le ciel bleu avant de s'enfoncer vers les arbres. Trois secondes plus tard, les missiles frappèrent la cible en une succession rapide de flashes aveuglants lorsque les ogives à fragmentation explosèrent au moment de l'impact. La cabane fut immédiatement réduite en poussière dans un tourbillon de débris.

Les pilotes s'approchèrent de la cible et activèrent les canons monotubes de 30 mm montés latéralement.

C'était parfaitement inutile, mais il s'agissait d'une démonstration, et le chef regardait. Il voulait quelque chose d'impressionnant et, si le chef voulait un véritable feu d'artifice, il l'aurait. Les canons ratissèrent le sol, qui ne tarda pas à être criblé de cratères.

La poussière se souleva en spirales tourbillonnantes à cause du souffle des rotors lorsque les hélicos survolèrent en grondant la zone dévastée. Le nuage de poussière finit par se dissiper ; l'endroit où se dressait autrefois la cabane ressemblait à un champ labouré.

Quant à ce qui restait des trois hommes, les animaux sauvages s'en chargeraient à la nuit tombée.

L'homme qui regardait derrière les vitres teintées et blindées de son Humvee abaissa ses jumelles et afficha un sourire satisfait à la vue de la mince volute de fumée qui s'élevait doucement dans la vallée. Il plissa les yeux à cause du soleil, suivant la trajectoire des hélicos qui virèrent à droite pour se diriger vers leur base secrète. Là-bas, ils seraient bien cachés, disparus à jamais pour leurs propriétaires d'origine.

L'homme s'appelait Grigori Shikov. On le surnommait « le Tsar ». Il avait soixante-quatorze ans, les cheveux grisonnants et il était robuste.

Depuis un demi-siècle, il appliquait toujours la même philosophie dans les affaires, une philosophie fondée sur l'esprit pratique. Il aimait que les choses se passent simplement et il aimait régler lui-même les derniers détails.

C'est ce qu'il venait de faire en éliminant définitivement ces trois hommes. Voilà ce qui arrivait à ceux qui tentaient de s'opposer aux intérêts de Grigori Shikov.

Shikov se contorsionna pour regarder l'homme qui tenait le caméscope sur la banquette arrière.

— Tu as pu filmer ça ?

— J'ai tout pris, chef.

Shikov opina. Ses clients étaient de ceux qu'on n'aimait pas décevoir, mais même eux ne manqueraient pas d'être impressionnés. Il était certain qu'ils sauraient comment utiliser leurs nouveaux jouets une fois que le

marché serait conclu et que la marchandise changerait de mains. Ils venaient d'entrer dans la dernière phase des négociations. Ça s'annonçait plutôt bien.

— C'est bon, allons-y, marmonna Shikov à son chauffeur.

À cet instant, son téléphone vibra et il plongea la main dans sa poche pour le récupérer. Il insistait pour avoir un nouveau téléphone tous les deux jours, mais n'aimait pas sa dernière acquisition, un vulgaire morceau d'étain. Il était trop petit pour son poing, ses doigts étaient maladroits sur ces touches minuscules.

Il répondit à l'appel par un grognement. Il parlait rarement au téléphone : les gens lui disaient ce qu'il avait besoin d'entendre et il écoutait.

Il était connu pour cette façon troublante de rester silencieux. C'était un trait caractéristique de sa personnalité comme sa façon de ne jamais dormir. De ne jamais sourciller.

De ne jamais hésiter. Pas de regrets, pas d'excuses, pas une fois au cours d'une vie passée à la tête d'un empire commercial d'un genre bien particulier, dans un milieu impitoyable. Il avait été défié, oui, plusieurs fois. Mais jamais vaincu, jamais attrapé.

Shikov attendait un autre appel et il s'apprêtait à raccrocher avec impatience, mais il se ravisa. La personne à l'autre bout du fil était un homme du nom de Yuri Maisky et c'était l'un des plus fidèles assistants de Shikov. C'était aussi son neveu, et Shikov aimait avoir sa famille auprès de lui, ou du moins ce qu'il en restait depuis la mort de sa femme trois ans auparavant.

Ainsi écouta-t-il ce que Maisky avait à dire et il sentit son cœur s'emballer tandis qu'il absorbait l'information qu'il venait d'entendre.

— Tu en es sûr ? marmonna-t-il.

Ce n'était pas une question pour la forme. Maisky savait trop bien que le chef était avare de ses paroles

et qu'il ne perdait pas son temps à papoter. Sa voix chevrotait légèrement lorsqu'il répondit :

— Plutôt certain. Notre contact affirme qu'il y sera sans le moindre doute. Et il s'agit bien du bon.

Le vieil homme resta silencieux quelques secondes, éloignant le téléphone de son oreille tandis qu'il digérait cette nouvelle inattendue.

Il avait fini par apparaître. Après toutes ces années d'attente, juste comme ça.

Puis il reprit la parole, calmement, doucement :

— Où est mon fils ?

— Je ne sais pas, répondit Maisky au bout de quelques secondes.

À vrai dire, Anatoly fréquentait trois endroits tout au plus : le pont de son yacht, où il cuvait vautré sur un transat, le casino, où il dilapidait la fortune de son père, le lit d'une beauté aux dents longues, où il s'envoyait en l'air.

Il était plus sage de mentir.

— Trouve-le, ordonna Shikov. Dis-lui que j'ai un travail pour lui.